

CRITIQUE, opéra. SAINT-ÉTIENNE, Grand-Théâtre Massenet, le 2 mai 2023. GOUNOD : La Nonne sanglante. Paul-Emmanuel Thomas / Julien Ostini.

Après la production mémorable donnée à l'Opéra-Comique en 2018, le **Grand-Théâtre Massenet** affiche cette rareté de jeunesse de Gounod. Un casting haut en couleur pour une mise en scène adaptée chez les Inuits, cohérente mais qui n'a pas totalement convaincu.

Sur scène un immense rocher de glace pivotant qui, à la lumière réapparue, révèle les deux factions rivales dans un combat au ralenti, tandis que des cintres tombe une neige couleur sang qui au fil de l'opéra se fera plus dense au point de recouvrir le sol. Les lumières efficaces de Simon Trottet plongent la scène plutôt austère dans une atmosphère de glace, tour à tour bleu, rouge et mordoré, qui accentuent la dimension mystique de l'ouvrage.

**La Nonne sanglante à Saint-Etienne
Fantômette chez les Inuits**



Les costumes splendides du metteur en scène, avec force peaux de bêtes, fourrures et vestes à frange, transportent l'action dans une contrée inuit, loin du Moyen-Âge gothique inspiré par un épisode du Moine de Lewis. On y voit ensuite deux arches richement sculptées, dont les formes anthropomorphes font écho aux gigantesques statues qui évoquent celles de l'île de Pâques ou de Papouasie, jadis chantée par Pierre Loti, et qui semblent suggérer la dimension « sanglante » des rites ancestraux. De cette intrigue moyenâgeuse, Julien Ostini avoue avoir voulu faire une lecture « féministe et écologique », où le froid polaire de ces contrées nordiques illustre la rigidité immuable du patriarcat dominant. Habitué des lieux et de ce répertoire (il sera à Marseille la saison prochaine dans l'Africaine de Meyerbeer), **Florian Laconi** campe un Rodolphe magistral, aux aigus limpides, sonores et bien projetés (paradoxalement moins à l'aise dans le registre médian) ; rôle très lourd qu'il défend brillamment et que magnifie une présence scénique du meilleur effet.

Le rôle-titre, passionnant sur le plan dramatique, revient à **Marie Gautrot**, mezzo de caractère, au timbre d'airain et aux graves ardents, qui électrifie l'assistance lors de son arrivée spectrale, visage blanc, robe blanche maculée de sang. Agnès est incarnée par **Erminie Blondel**, soprano dramatique, très convaincante et par sa voix, tour à tour veloutée, expressive, affligée, au gré de la gamme des affects qu'elle explore tout au long de l'opéra, et par son jeu, parfaitement en phase avec le caractère inquiétant du personnage.

Dans le rôle secondaire du page Arthur, **Jeanne Crousod**, habituée des lieux (elle était une excellente Ophélie dans Hamlet de Thomas), déploie un timbre juvénile, plein de candeur et de spontanéité, aux aigus bien maîtrisés (notamment dans l'air « Un page de ma sorte »), qualités que l'on retrouve chez l'Anna fruitée et alliciente de **Charlotte Bonnet**. Rare baryton incarnant la noblesse du chant français, **Jérôme Boutiller** campe un comte Luddorf avec toujours la même aisance et une impeccable diction qui rend inutiles les sous-titres.

Les autres rôles masculins sont remarquablement défendus : la basse profonde aux graves abyssaux de **Thomas Dear** (Pierre l'Hermite), l'éclatant et rafraichissant ténor **Raphaël Jardin** (Fritz), le valeureux baryton-basse **Luc Bertin-Hugault** (baron Moldaw). **Corentin Backes** (Arnold), **Bardassar Ohanian** (Norberg) et **Aurélien Reymond** (le veilleur) achèvent avec brio une distribution d'une rare homogénéité.

Dans la fosse, Paul-Emmanuel Thomas dirige avec précision et fougue la phalange de l'Orchestre symphonique Saint-Étienne Loire amputé de quelques musiciens grévistes, qui accompagne un Chœur excellemment dirigé par **Laurent Touche**, également privé de quelques chanteurs, sans que la cohérence de l'ensemble en pâtisse. Au final, une production originale, parfois déconcertante, qui manque sans doute un peu de vigueur dans la direction d'acteurs, mais qui rend pleinement justice à cette rare partition annonciatrice des futurs chefs-d'œuvre

de Gounod.

CRITIQUE, opéra. SAINT-ÉTIENNE, le 2 mai 2023. GOUNOD : La nonne sanglante. Florian Laconi (Rodolphe), Erminie Blondel (Agnès), Marie Gautrot (La nonne), Jérôme Boutiller (Le comte Luddorf), Jeanne Crousaud (Arthur), Thomas Dear (Pierre L'Ermite), Luc Bertin-Hugault (Le baron Moldaw), Charlotte Bonnet (Anna), Raphaël Jardin (Fritz), Corentin Backes (Arnold), Bardassar Ohanian (Norberg), Aurélien Reymond (Le veilleur), Julien Ostini (mise en scène et décors), Véronique Seymat, Julien Ostini (Costumes), Simon Trottet (lumières), Florence Pageault (Chorégraphie), Corinne Tasso (Maquillage et coiffure), Jean-Christophe Mast (Assistant à la mise en scène et régie de production), Anne Rusch (Assistante Lumières), Laurent Touche (chef de chœur), Chœur lyrique Saint-Étienne Loire, Orchestre Symphonique Saint-Étienne-Loire, Paul-Emmanuel Thomas (direction) – Photos : © Cyrille Cauvet)



**CRITIQUE, concert. PARIS,
TCE, le 2 avril 2023. MOZART
: Symphonie n°41 « Jupiter »
: Les Ambassadeurs, Alexis
Kossenko (direction)**



Les dimanches matins sur les berges de la Seine ont un « je ne sais quoi » de musical. Depuis bien de décennies grâce à la productrice **Jeanine Roze**, des générations entières ont découvert la musique de patrimoine. Des talents tels que le Quatuor Borodine ou Elisabeth Leonskaïa ont pu charmer petits et grands. Du plateau du Théâtre du Châtelet aux planches marmoréennes du Théâtre des Champs-Élysées, l'enthousiasme communicatif de Jeanine Roze poursuit la construction de passions.

Sunday in Paris with Wolfgang : Mozart revivifié

Pour le premier dimanche d'avril, c'est **le divin bambin de Salzbourg** qui allait émerveiller les jeunes auditeurs de la belle salle de Gabriel Astruc. On peut interpréter Mozart de diverses manières, parfois inoubliable, sublimes ou fades et sans relief. Malgré un programme qui semblait pas très surprenant à la lecture, c'est le geste musical des interprètes qui a surpris et éveillé la gourmandise des passionnés et l'écoute attentive des néophytes.

Dès l'ouverture des **Nozze di Figaro**, la maîtrise totale de Mozart qu'**Alexis Kossenko** et ses merveilleux musiciennes et musiciens des **Ambassadeurs/La Grande Ecurie** nous ont révélé des couleurs nouvelles dans cette partition très connue.

Tel un restaurateur habile, le chef Kossenko a dégagé des vernis superflus pour faire exploser les couleurs dans les harmonies. Le frisson a duré tout au long du concert. **Le concerto pour flûte « Dejean »** est un bijou qui mériterait d'être enregistré par cet excellent orchestre. La fin

glorieuse avec la dernière symphonie de Mozart semble un corollaire brillant pour cette balade dominicale. On apprécie la profusion de timbres égrenés avec finesse, sans ornements superflus, tout autant que l'équilibre des nuances.

Dans la pénombre du premier balcon on apercevait des petites mains qui suivaient le geste du chef, des vocations qui débutent sans doute. Gageons qu'avec une introduction à Mozart aussi fabuleuse, les jeunes spectateurs n'hésiteront plus de franchir le seuil de nos musiques. Avec Alexis Kossenko et ses Ambassadeurs – La Grande Ecurie, souhaitons encore et toujours des instants inoubliables pour nourrir le feu inextinguible de la passion musicale.

CRITIQUE, concert. Théâtre des Champs-Élysées, dimanche 2 avril 2023 à 11h – PROGRAMME : tout Mozart : Les Noces de Figaro, ouverture / Concerto pour flûte K. 213 « Dejean » / Symphonie n° 41 K. 551 « Jupiter » / Les Ambassadeurs – La Grande-Ecurie / Direction et flûte – Alexis Kossenko

CRITIQUE, concert. TOULOUSE. Halle-aux-Grains le 23 mars 2023. Rimski-Korsakov, Raskatov, Chostakovitch: symph 9. Orch Nat Capitole. Ogrintchouk / Sokhiev

Moins de 8 jours après le concert historique dans cette même salle avec les Wiener Philharmoniker, **Tugan Sokhiev** récidive dans un nouveau programme entièrement dédié à la musique russe. A n'en pas douter, c'est un acte de foi qui l'anime. Tant blessé par cette guerre, l'ostracisme qui en a suivi vis-à-vis des artistes russes et la menace faite par certains à la culture russe, le chef défend la musique de son pays avec énergie.

Retrouvailles pascales à Toulouse Grand retour de Tugan Sokhiev vers son public avec son ex orchestre

Le concert débute avec **La Grande Pâques Russe de Rimski-K.** Page colorée, variée et vivante, elle offre un voyage vers la Russie éternelle et dans les couleurs rutilantes de l'orchestre. Tugan Sokhiev confiant et heureux semble « revenir à la maison ». Côté salle également, il y a de la joie et de la nostalgie. Salle bondée comme au bon vieux temps, lorsque le chef nous faisait découvrir sa riche programmation et entraînait l'orchestre sur des voies nouvelles. L'alchimie

perdure, voici le 2ème des 3 concerts de la saison que le chef accorde à l'Orchestre du Capitole. La 2ème œuvre est la création française d'une œuvre de 2022. Créée au Concertgebouw d'Amsterdam pour son hautboïste solo, **Alexei Ogrintchouk**. Le soliste créateur est là ce soir. L'œuvre, très variée, est dédiée à la fuite du temps ; thème oh combien éternel... Ce concerto sonne élégant et clair, il n'y a là rien de révolutionnaire, ni rien de convenu non plus. Par moment, il y a des passages très beaux et très lyriques. L'orchestre est composé avec soins en petit nombre mais savamment utilisé ; les percussions sont subtiles, la harpe surprenante. Le temps passe, l'eau coule et le hautbois tour à tour joyeux ou plaintif, montre toute sa palette expressive dans une virtuosité constamment sollicitée mais sans ostentation. Bien évidemment chacun semble y trouver du plaisir ; Tugan Sokhiev est très attentif, l'orchestre est engagé et le soliste est très impliqué. Le public lui n'est pas conquis dans sa totalité. Les applaudissements fusent devant la performance, il n'y aura pourtant pas de bis du soliste.

Pour la 2ème partie du programme, place à **la 9ème de Chostakovitch**. C'est une œuvre que Tugan Sokhiev et son orchestre ont déjà jouée en public. Il y a dans ce choix une véritable provocation tant cette partition garde une capacité d'irritation encore chez une partie du public. Alors que Staline et le monde attendaient une œuvre grandiose avec chœur final à la manière d'un hommage à Beethoven, à la fin de la guerre et à la gloire du régime soviétique, Chostakovitch offre une courte œuvre que lui-même qualifiait de « cirque »... Humour grinçant, jubilation féroce et pourtant gracieuse, l'orchestre et le chef s'y lancent avec panache. Les musiciens brillent de mille éclats et Tugan Sokhiev se défoule; il s'engage dans cette lutte contre tous les pouvoirs abusifs. C'est brillant, virtuose, douloureux dans le 2ème mouvement mais au final ce n'est pas vraiment heureux et même un peu frustrant. La dérision est bien l'arme la plus adaptée dans notre monde à la dérive.

Le concert a scellé l'accord entre les musiciens de l'orchestre, **Tugan Sokhiev** et le public. Ce n'est pas rien cela. Souvenons-nous de la démission fracassante de Tugan Sokhiev il y a juste un an. Nous étions peu nombreux à croire à ce retour possible. L'émotion n'était pas feinte lorsque Tugan Sokhiev a remis le bouquet de fin de carrière à François Laurent, la flûte solo de l'orchestre si aimée du public. Souriant en bord de scène, le grand flûtiste n'avait pas joué ce soir, diminué par la maladie. Et quel subtil hommage du pupitre des flûtes avons-nous entendu ! Cette image en disait long sur le combat actuel sur la retraite, le prix de la vie, la puissance de l'amitié, l'appel à la paix ; surtout le besoin de musique plus que jamais.



CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 23 mars 2023. Nikolaï Rimski-Korsakov (1844-1908) : La Grande Pâques Russe op.36 ; Alexandre Raskatov (né en 1953) : Time's River, concerto pour hautbois, création française ; Dmitri Chostakovitch (1906-1975) : Symphonie n°9 en mi bémol majeur op.70 ; Alexei Ogrintchouk, hautbois ; Orchestre National du Capitole ; Tugan Sokhiev, direction. Photo : Romain Alcaraz

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Théâtre de la Cité, le 2 mai 2023. 30 ans de « Tous les matins du monde ». Le Concert des Nations, Quignard, Savall.

Les Arts Renaissants fêtent leurs 40 ans. Le concert de clôture de la saison crée un évènement qui devant l'ampleur de la demande du public, se tient dans la grande salle du Théâtre de la Cité. Les caméras et les micros de Mezzo sont en place pour en faire un film mémoire.

Que d'émotions chez les participants, dans la salle et sur

scène. **Jordi Savall** et **Pascal Quignard** et les musiciens du **Concert des Nations** sont présents comme lors de la création de la musique du Film « ***Tous les matins du monde*** ». Sans s'appesantir, les morts, Montserrat Figueras et Alain Corneau, ont été pudiquement évoqués. Juste rapidement je redirai combien le film « Tous les matins du monde » d'Alain Corneau, a été un évènement planétaire qui a mis en lumière la beauté inouïe des musiques oubliées bien mal nommées « baroques ».

Les 30 ans du film « Tous les matins du monde »...

**Pascal Quignard et Jordi Savall à
Toulouse**

**Un concert événement particulièrement
émouvant**



La viole de gambe connue des seuls puristes a été offerte au public le plus vaste. Plus d'un million d'exemplaires du disque de la bande son ont été achetés...

Nous avons donc devant nous ce soir les monuments que sont aujourd'hui Pascal Quignard et Jordi Savall mais également 5 musiciens qui étaient là en 1991 lors de l'enregistrement de la bande son. Eux aussi sont des légendes : **Manfredo Kraemer** au violon, **Charles Zbley** à la flûte traversière, **Philippe Pierlot** à la viole, **Xavier Diaz-Latorre** au théorbe et à la guitare, enfin **Pierre Hantaï** au clavecin.

Pascal Quignard a remplacé les conditions de la création de ce rêve devenu réalité, puis a lu avec émotion des extraits du roman. Les musiques choisies n'étaient pas identiques au cd du film ; mieux elles en reprenaient parfaitement l'esprit. Les rêves ne peuvent se raconter fidèlement, seuls leurs sens nous restent. Ainsi en va-t-il pour ce concert. Ils étaient là et nous ont enchantés. La salle pleine à craquer a fait une

ovation bien méritée.

Il a été question de la beauté de la mélancolie, du deuil, de la mort et surtout de la vie. L'interprétation de ce soir reste unique. Jamais **Jordi Savall** n'a joué ainsi **les Pleurs de Sainte Colombe**. Les deux amis seuls sur scène, Quignard écoutant très troublé et Savall jouant dans une maîtrise totale et une émotion toute singulière, la salle retenant son souffle.

Que de beauté et de générosité ! Quelle chance d'être là ! Ainsi les absents sont honorés et la musique peut également irradier de joie. La fin du concert avec la Sonnerie de Sainte-Geneviève, majestueuse et heureuse donne beaucoup d'énergie. En bis deux tambourins de Rameau nous dévoilent les enfants espiègles qui sommeillent dans ces musiciens au sommet de leur art. Jordi Savall est un homme de 82 ans qui a su révéler l'enfant qui demeure en lui pour l'éternité !

Tous ces anniversaires : 40 ans des Arts Renaissants, plus de 30 ans de Tous les Matins du Monde, les retrouvailles de Jordi Savall et Pascal Quignard auraient pu apporter nostalgie et mélancolie mais c'est bien la joie qui a porté le concert. La Musique reste l'art majeur qui défend la vie et la paix. Cette paix intérieure qui permet celle entre les hommes et entre l'homme et la nature. Gratitude, oui complète gratitude restera le maître mot pour ces retrouvailles exceptionnelles.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Théâtre de la Cité, le 2 mai 2023. Tous les matins du monde. Jean-Baptiste Lully (

1632-1687) : suite du Bourgeois Gentilhomme ; Monsieur de Sainte Colombe le père (ca.1640-ca 1701) : Les Pleurs (adaptation pour viole seule de Jordi Savall), Concert XLI à deux violes égales *Le Retour*, Concert XLIV à deux violes égales *Tombeau Les Regrets* ; Marin Marais (1656-1728) : Pièces de viole du 2^olivre *Couplets de Folies d'Espagne* et 4^o livre *La Rêveuse*, Sonnerie de Saint-Geneviève du Mont-de-Paris, De la gamme et Autres Morceau de symphonie n°3 ; François Couperin (1668-1733) : Les Concerts royaux (1722) et Nouveaux Concerts(1724), Ext ; Textes originaux de Pascal Quignard dits par l'auteur. Le Concert des nations : Mandfredo Kraemer, violon ; Charles Zbley, flûte traversière ; Philippe Pierlot basse de viole à 7 cordes ; Xavier Diaz-Latorre, théorbe guitare ; Pierre Hantaï au clavecin ; Jordi Savall basse de Viole à 7 cordes et direction. Pascal Quignard, récitant. PHOTOS : © Monique Boutolleau / Les Arts Renaissants

CRITIQUE, opéra. GENÈVE, Grand-Théâtre, le 2 mai 2023. CHOSTAKOVITCH : Lady Macbeth de Mtsensk. A. Stundyte, L. Elgr, D. Ulyanov, J. Daszak... C. Bieito / A. Perez.

Quel choc ! Nous sommes sortis abasourdis du **Grand-Théâtre de Genève** – à l'issue de cette deuxième représentation de **Lady**

Macbeth de Mtsensk de **Dmitri Chostakovitch**, mise en scène par **Calixto Bieito** et dirigée par **Alejo Perez** -, et c'est bien à une soirée lyrique d'ANTHOLOGIE à laquelle nous avons eu la chance d'assister, comme l'on en vit qu'une tous les trois ou quatre ans, c'est-à-dire tous les 500 opéras pour nous dont c'est le métier que d'en faire des comptes-rendus aux quatre coins de l'Europe et à longueur de temps.

Soirée anthologique au GT de Genève...

Remarquable **Lady Macbeth de Mtsensk** de **Calixte Bieito**

La première composante de ce fracassant succès est l'extraordinaire proposition scénique du trublion catalan **Calixto Bieito**, dont nous n'avons pas toujours goûté le travail, mais qui signe là – à nos yeux (dans une production déjà monté à l'Opera Ballet Vlaanderen) – sa meilleure mise en scène. Mais c'est avant tout l'œuvre elle-même, qui fait partie du « top 10 » de nos opéras préférés, et qui contient les germes d'un succès qui jamais ne se dément quand l'équipe artistique se montre à sa hauteur.

Lady Macbeth de Mtsensk est l'ouvrage d'un jeune génie fulgurant, en même temps qu'une œuvre étonnamment mûre puisqu'elle contient en germe beaucoup de ses compositions futures. Que ce soit dans le sarcasme ou dans la compassion envers l'humanité douloureuse qui habite nombre de ses partitions de la fin, on y trouve déjà toutes les caractéristiques de son langage angoissé, à fleur de peau, où les clins d'œil burlesques alternent avec les scènes déchirantes en une succession frénétique, et nous heurtent avec une puissance proprement inouïe. On reste pantois devant l'interlude orchestral qui traduit l'acte d'amour de Katerina

et de Sergueï au premier acte, et pétrifié au dernier, alors
qu'un formidable forte précède l'hallucinante plainte de
Katerina :

**« Dans un bois, il y a un lac profond
et son eau est noire comme ma
conscience ».**

Ce degré d'émotion se rencontre rarement sur une scène d'opéra, et cette partition grandiose réclame dès lors une proposition scénique qui se hisse à sa hauteur, comme c'est le cas ce soir !

Bieito transpose l'action dans une usine pétrolière, et la scénographie (signée Rebecca Ringst) est essentiellement constituée par des cuves et des échafaudages maculés du précieux or noir. Ils encadrent la maison des Ismaïlov : un quadrilatère d'une blancheur clinique, complètement aseptisé, baignant dans une lumière blafarde. A contrario, le devant de la scène est recouvert d'une épaisse fange noire, dans laquelle se déroulera le premier « combat » érotique de Katerina et Sergueï.

Au dernier acte, dans une scène d'une violence inouïe, l'héroïne y plaque sauvagement la tête de Sonietka qui s'y étouffe, avant de s'égorger tout en fixant le public droit dans les yeux, afin de le prendre à témoin de l'ultime étape de son calvaire. Étant (re)placé au centre du premier rang – dans une salle plus que moitié vide (presque une constante au Grand-Théâtre de Genève depuis la Pandémie de Covid...) – pour mieux appréhender le spectacle, nous ne sommes pas près d'oublier cet hallucinant moment de théâtre !

Dans une autre scène choc, où la violence le dispute cette fois à l'humiliation, on voit Boris, qui a fait d'Aksinia son esclave sexuelle, la traîner jusqu'à son lit, après lui avoir passé une laisse au cou. Dans cet univers à donner le frisson et à susciter l'épouvante, Bieito fait bouger une foule anonyme, habitée par la haine de la « différence » (une scène

montre un homosexuel marqué au fer rouge pour ses mœurs jugées contre-nature), toujours prompte à la grossièreté. Ces opprimés qui rêvent d'être des oppresseurs, isolent et persécutent Katerina dont le désespoir, dans la vision du metteur en scène, doit être absolu. Bieito excelle à donner à chaque interprète un profil fermement dessiné ; leurs gestes, toujours éloquents et pourtant naturels, n'entravent nullement leur spontanéité, si bien que chacun se meut avec l'aisance d'un acteur de théâtre chevronné. Une inoubliable et magistrale leçon de théâtre (lyrique) !

**Ausrine Stundyte,
vibrante et pathétique Katerina**



Pour continuer, **Aviel Cahn** a réuni à Genève les principaux artisans du triomphe qu'avait remporté le spectacle quand il l'avait monté à l'Opéra d'Anvers en 2014 (quand il dirigeait cet opéra qui forme, avec celui de Gand, l'Opéra Ballet des Flandres). Et la soirée repose avant tout sur l'écrasant rôle-titre porté jusqu'à l'incandescence par la soprano lituanienne **Ausrine Stundyte**, véritable torche humaine, vibrante et pathétique Katerina, d'une vitalité irrésistible et d'une incroyable endurance vocale. On ne peut que rendre les armes devant cette voix saine et ample, aux aigus glorieux, jamais criés. La chanteuse est surtout en adéquation avec la direction d'acteurs très précise de Bieito : elle ne privilégie ni n'occulte aucun des traits de caractères de cette Lady Macbeth russe. Elle est à la fois une victime (de la société, des circonstances), une meurtrière cynique, une séductrice doublée d'une calculatrice, une femme à la fois

vénale et généreuse, motivée autant par le sentiment amoureux que par la luxure. Un intense et complexe portrait de femme que le physique de la cantatrice rend encore plus explicite par le cocktail d'un corps voluptueusement provocant et d'un regard bleu acier qui transperce l'âme des spectateurs. L'incroyable et interminable standing ovation qui a salué sa sidérante prestation, au rideau final, est venu confirmer pour cette comédienne / chanteuse d'un format hors norme tient sa place d'icône dans le paysage lyrique mondial – aux côtés de la non moins incandescente Asmik Grigorian !

Le Sergueï de Ladislav Elgr, en bête sexuelle et parfait macho



De son côté, le ténor tchèque **Ladislav Elgr** est un Sergueï suffisamment bâti en athlète pour répondre aux exigences que la régie lui impose, jusqu'à se retrouver les fesses à l'air quand il « culbute » Katerina sur le plan de travail de la cuisine. Pour la partie scénique, le ténor tchèque demeure, jusqu'au moment de la punition, sur le chemin de la Sibérie, une véritable bête sexuelle et un parfait macho, mais vocalement l'on constate malheureusement qu'il a perdu en sûreté dans le registre aigu par rapport à il y a huit ans ; mais la prestation reste néanmoins plus que convaincante. Sans nuage, en revanche, celle de la magnifique basse russe **Dmitry Ulyanov** qui impressionne dans le rôle du détestable et répugnant personnage de Boris Ismaïlov, avec ses rodomontades hargneuses, entonnées à pleine puissance, dans le grave comme dans l'aigu. Dans le rôle de Zinovi Ismaïlov, le pâle mari de Katerina, le ténor anglais **John Daszak** dont la voix et le jeu soulignent le caractère falot et comme absent du personnage. C'est en fait tout un monde décadent, parmi la flopée de rôles secondaires (avec une mention pour la Sonyetka de **Kai Rüütel** et le Commissaire de police d'**Alexey Shishlyaev**) qui s'investit ici sans réserve dans la noire évocation d'une société totalement décadente et perverse – à l'instar du **Chœur du Grand-Théâtre de Genève**, brillant comme à son habitude, qui ne cache pas son plaisir à figurer dans ce spectacle où il est parfaitement intégré grâce à une éblouissante direction d'acteurs (hallucinante scène finale où il forme une cohorte d'âmes damnées), et où ses talents dramatiques sont ainsi tout aussi sollicités que ses aptitudes vocales.

Dernier bonheur de la soirée, la direction musicale du chef argentin **Alejo Perez** (actuel directeur musical de l'Opéra Ballet des Flandres) allume le feu au sein d'un souverain **Orchestre de la Suisse Romande**, en mettant en place une lecture hallucinée de la partition : les cuivres halètent, les cordes grincent, et les bois frémissent. Le chef se permet

ici, et l'on ne lui donnera pas tort, de distendre les rythmes, ou de surligner les brutales interventions des cuivres... pour un résultat à couper le souffle. Quitte à nous répéter, **une inoubliable soirée lyrique comme on en vit tous les 3 ou 4 ans !**



CRITIQUE, opéra. GENÈVE, Grand-Théâtre, le 2 mai 2023.
CHOSTAKOVITCH : Lady Macbeth de Mtsensk. A. Stundyte, L. Elgr, D. Ulyanov, J. Daszak... C. Bieito / A. Perez. Photos © Magali Dougados

VIDÉO : Teaser de « Lady Macbeth de Mtsensk » au Grand-Théâtre
de Genève

**CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra,
le 29 mars 2023. JANACEK :
Katia Kabanova. Elena Schwarz
/ Barbara Wysocka.**

**Une mise en scène spectaculaire, très
convaincante, un casting exemplaire et
une direction efficace pour cette
nouvelle production lyonnaise très**

féminine du chef-d'œuvre de Janáček.

Sur scène un immeuble miteux de 3 étages, au décor glauque, évoquant l'esthétique des immeubles soviétiques, image puissante de la société patriarcale évoquée dans l'opéra. Un escalier extérieur relie les deux parties de l'immeuble, tandis que sur le côté droit de la scène un tourniquet non moins décati, sert à amuser deux enfants qui passent de temps en temps. La mise en scène de **Barbara Wysocka** est sans concession, volontairement crue et dérangeante, puissamment précise dans la psychologie des personnages, d'autant plus efficace que l'œuvre est dense, sans temps mort ; elle est renforcée par les décors arides et oppressants de **Barbara Hanicka**, les costumes contemporains de **Julia Kornaka** et les lumières crues de **Bénédict Zehm**.

Katia ou la cité des femmes
CORINNE WINTERS, magistrale Katia...



La lecture de la metteuse en scène polonaise souligne moins la victimisation de l'héroïne que son désir irrépessible de liberté. L'échec de sa liaison avec Boris Grigorievitch, qui finira par l'abandonner, sa complicité avec son amie Varvara, plus heureuse avec son amant Vania Koudriach, qui parviendront à fuir Moscou, la pousseront à se jeter dans la Volga, incapable de trouver un quelconque espace de liberté dans une société conçue par et pour les hommes.

Dans le rôle-titre, **Corinne Winters**, qui a déjà incarné Katia à Salzbourg et à Genève en octobre dernier, est magistrale de présence scénique, magnifiée par une voix large et puissante, elle y déploie toute la gamme des affects, amoureuse transie et fébrile en présence de son amant, littéralement tétanisée face aux objurgations de son odieuse belle-mère. Boris est incarné par **Adam Smith**, ténor racé au timbre lumineux et aux

aigus perçants qui jamais ne trahissent un défaut d'élocution ; il fait preuve lui-aussi d'une vaillance scénique remarquable. La jeune Varvara, sans doute le personnage le moins sombre de l'intrigue, est brillamment défendue par la mezzo **Ena Pongrac**, voix à la fois solaire et délicate qui éclaire tel un astre le sombre tableau du drame.

Dans le rôle de Thikon, l'époux de Katia, le ténor **Oliver Johnston** est en phase avec son personnage : voix de ténor plus légère, écrasée par sa mère, qui a les traits et la voix stentoréenne de **Natascha Petrinsky**, elle aussi remarquable de fureur contenue, dont les cris parfois stridents convainquent moins par leur charme alliciant que par la causticité dramatique qui s'en dégage et qui sied parfaitement au personnage. Celui de Koudrach est superbement campé par le ténor **Benjamin Hulett**, à la voix ample et très bien soutenue, tandis que dans le rôle de Dikoï, on retrouve avec bonheur **Williard White** qui, malgré ses cinquante ans de carrière et moins d'éclat dans la voix, émerveille par la profondeur et la stabilité d'un timbre qui là encore colle au plus près au caractère du personnage malmené par son épouse acariâtre. Le rôle discret de Kouliguine est somptueusement défendu par le ténor **Pawel Trojak**, membre du Lyon Opéra Studio, dont la voix bien affermie et d'une sonorité roborative, fait merveille. Les autres membres de l'Opéra Studio, **Karine Motyka**, **Giulia Scopellitti**, **Alexandra Guérinot** et **Robert Lewis**, remplissent idéalement leur rôle respectif.

Comme toujours préparés avec talent et précision par **Benedict Kearns**, les Chœurs font preuve d'une grande maîtrise dans la diction et d'une homogénéité de l'ensemble, renforcés par une non moins dynamique présence scénique.

Dans la fosse, la cheffe **Elena Schwarz** dirige avec fougue les forces de l'**Orchestre de l'Opéra de Lyon**, même si on eût souhaité un peu plus de nuances dans la gestion de cette riche matière sonore. Au final, une production presque exclusivement

féminine qui n'est pas loin d'être une référence et permet à l'Opéra de Lyon, après l'annulation de l'opéra de Boesmans prévu en juin, de conclure sa saison en beauté.



CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra, le 29 mars 2023. JANACEK /Janáček : *Katia Kabanova*. Corinne Winters (Katia Kabanova), Natascha Petrinsky (Marfa Kabanova), Adam Smith (Boris Grigorievitch), Oliver Johnston (Tikhon Ivanovitch Kabanov), Ena Pongrac (Varvara), Benjamin Hulett (Vania Koudriach), Williard White (Saviol Prokofievitch Dikoi), Karine Motyka (Glacha), Pawel Trojak (Kouliguine), Giulia Scopellitti (Feklouchka), Alexandra Guérinot (Une femme du peuple), Robert Lewis (Un passant), Barbara Wysocka (Mise en scène), Barbara

Hanicka (Décors), Julia Kornaka (Costumes), Benedict Zehm (Lumières), Benedict Kearns (Chef des chœurs), Orchestre et Chœurs de l'Opéra de Lyon, Elena Schwarz (Direction). Photos © JL Fernandez – [A l'affiche de l'Opéra de Lyon, jusqu'au 13 mai 2023](#)

Bagnères de Bigorre... 26ème Festival PIANO PIC, 15 – 28 juillet 2023

A Bagnères de Bigorre, mais aussi Gerde, Payolle, **au Pic du Midi** (qui donne son titre au festival tout en conviant la musique au sommet), Argelès, Gazost, Barèges, Cauterets, Abbaye d'Escaladieu... le 26ème Festival Piano Pic s'annonce haut en couleurs. L'événement culturel pyrénéen, festival-académie, implanté à Bagnères de Bigorre et dans les vallées du Haut Adour et des Gaves, propose chaque été une somptueuse programmation autour du piano. De son côté, le festival OFF propose cette année 3 lieux et 3 concerts gratuits à Bagnères. Chaque été est l'occasion d'écouter dans un cadre enchanteur les belles sensibilités et tempéraments du clavier ; les déjà applaudis et connus : **Claire Marie Le Guay, Bruno Rigutto,**

Cyprien Katsaris, Pierre Réach, Caroline Sagemann, Etsuko Hirose, Muza Rubackyte, Denis Pascal... mais aussi la jeune génération dont entre autres, le coréen **Yeontaek Oh** (vainqueur du concours de Rio de Janeiro 2022) ou **Tom Carré**,...

PIANO PIC favorise les rapprochements en formations complices ainsi le **duo Geister** (1er prix du Concours International de l'ARD Munich, véritable consécration pour les pianistes Pierre Venissac et Paulina Dumanaité)..., le duo de guitares **Thibault Garcia** et **Antoine Morinière** ; l'éclat intime de la musique de chambre avec le duo **Denis Pascal – Marie Paule Milone** et même un trio composé de **Muza Rubackyté, Damien Ventula et Ghislain Roffat**.

PIANO PIC 2023 ce sont aussi : le spectacle musical où se mêlent piano, poésie et littérature avec **François René Duchâble** et **Alain Carré** ; du jazz avec **Thomas Enhco** ; enfin une soirée symphonique avec l'**Orchestre Mozart Toulouse**, sous la direction de **Claude Roubichou**... PIANO PIC favorise l'éclosion et la professionnalisation des jeunes musiciens : ainsi la poursuite de l'Académie musicale qui prolonge l'enseignement exemplaire du pianiste d'origine hongroise **György Sebök** ...

Du 15 au 28 juillet 2023, le festival PIANO PIC se déroule dans les lieux désormais emblématiques du territoire : l'Abbaye de l'Escaladieu, **la Terrasse Sud de l'Observatoire du Pic du Midi** (à 2800 mètres d'altitude : une scène « perchée » et vertigineuse, unique au monde ; cette année sam 15 juillet pour le récital de Bruno Rigutto), l'église baroque de Gerde ; dans plusieurs églises de Bagnères : l'église Saint Vincent, la Chapelle du Carmel, mais aussi le Palmarium et la Halle aux Grains, sans omettre Barèges, Le lycée d'Argeles, Gazost, la Salle de Spectacle de Cauterets, la Carrière de marbre Espiadet à Payolle... PIANO PIC surprend à nouveau par son éclectisme, la variété des sites investis, le profil des artistes conviés pour cette 26ème édition. Incontournable.

Festival PIANO PIC 2023 (26ème édition) Programmation

Renseignements et réservations :

<http://www.piano-pic.fr/academie/>



SAMEDI 15 JUILLET : 19h

Pic du Midi

Carte blanche à **Bruno Rigutto**, piano

DIMANCHE 16 JUILLET : 21h

Halle aux Grains

Bruno Rigutto Piano

LUND 17 JUILLET

17h : OFF / Palmarium, Bagnères de Bigorre

Pierre Venissac, piano

21h : Halle aux Grains

Geister Duo, pianos

MARDI 18 JUILLET : 21h

Eglise de Gerde

Pierre Réach, piano

MERCREDI 19 JUILLET

16h : Carrière de marbre de Payolle

Tom Carré, piano

21h : Eglise de Bagnères de Bigorre

Thibault Garcia et Antoine Morinier, guitares

JEUDI 20JUILLET

21h : Halle aux Grains de Bagnères de Bigorre

François René Duchâble, piano et Alain Carré, récitant

L'un est au verbe ce que l'autre est à la musique...

À deux, ils innovent des formules musicales où poésie, littérature, danse, acrobatie et même pyrotechnie partagent la magie de lieux insolites dans « un environnement de nature » et loin des parcours obligés. De Bach aux grands romantiques, des « Reflets dans l'eau » au « Bateau Ivre », du poète au clavier, c'est ainsi qu'ils aiment dialoguer.

VENDREDI 21 JUILLET : 21h

Chapelle du Carmel de Bagnères de Bigorre

Yeontaek Oh, piano

SAMEDI 22 JUILLET : 19h

Abbaye d'Escaladieu

Claire Marie Le Guay, piano

DIMANCHE 23 JUILLET

11h : Bagnères de Bigorre

Claire Marie Le Guay, présentation de son livre : *» c'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière «* .

16h: Hôpital de Bagnères de Bigorre

Denis Pascal, piano jazz.

21h: Salle Alamzic de Bagnères de Bigorre

Thomas Enhco, piano

LUNDI 24 JUILLET : 21h

Eglise de Barèges

Etsuko Hirose, piano

MARDI 25 JUILLET : 21h

Halle aux Grains de Bagnères

Caroline Sagemann, piano

MERCREDI 26 JUILLET

11h : OFF / Paulina Dumañaite, piano

Place de la Médiathèque de Bagnères de Bigorre

21h : Casino de Cauterets

Denis Pascal, piano et Marie-Paule Milone, violoncelle

JEUDI 27 JUILLET : 21h

Lycée d'Argeles-Gazost

TRIO : Muza Rubackyté, piano / Damien Ventula, violoncelle

/ Ghislain Roffat, clarinette

VENDREDI 28JUILLET :

16h : Concert des élèves de l'académie au Temple protestant

21h : Halle aux Grains de Bagnères de Bigorre

Avec le soutien du Crédit Mutuel

Orchestre Mozart de Toulouse

Cyprien Katsaris : Piano / Claude Roubichou, direction

L'Académie György Sebök

**Depuis 1997, près de 2000 étudiants,
venus du monde entier, ont participé à
l'Académie pour suivre les masters
classes de l'Académie György Sebök.**

Pour Christophe Baillet et Pierre Réach, la notion d'échange est fondamentale. Les artistes présents enseignent pour la plupart pendant l'Académie György Sebök. György Sebök (1922-1999), pianiste américain d'origine hongroise, fascine d'emblée par sa culture, son humanisme et la profondeur de sa pensée musicale. Il professe l'écoute, le respect, l'équilibre, l'amour et place l'humain au centre de tout. Phare pour ses élèves, pédagogue hors pair, incomparable interprète, il donne une éclatante leçon de musique et de vie qui continue d'inspirer les artistes et professeurs présents à
PIANO PIC.

Professeurs de l'Académie 2023

Piano :
Etsuko Hirose Pierre Réach Denis Pascal
Muža Rubackytė

Violoncelle:
Marie-Paule Milone Damien Ventula

Clarinete :
Ghislain Roffat

Renseignements et inscriptions :
<http://www.piano-pic.fr/academie/>



CRITIQUE, opéra. DIJON,

Auditorium R Poujade, le 29 avril 2023. LULLY : Armide. S. d'Oustrac, C. Auvity, M. Perbost, E. Zaïcik... D. Pitoiset / V. Dumestre.

Dans cette nouvelle production d'**Armide** (1686) de **Jean-Baptiste Lully** à l'Opéra de Dijon – dans une mise en scène que le nouveau maître des lieux (**Dominique Pitoiset**) s'est auto-confiée -, c'est la musique qui sort en premier vainqueur de toutes les composantes du spectacle. De fait, dès la courte Ouverture, **Vincent Dumestre** donne le ton : rien ne pèse dans sa direction: vivante, souple, entraînante. Rien ne pose non plus, tant le discours avance, tant les danses donnent envie de bouger, tant la partition chante à chaque mesure. Variées et raffinées, les sonorités du **Poème harmonique**, fondé en 1998 par le chef, sont un ravissement. A ceux qui pensaient que Lully rimait avec emphase et solennité, Dumestre apporte un cinglant démenti. La 11ème et ultime « tragédie lyrique » écrite en collaboration avec Philippe Quinault brille de mille feux, ce soir, dans le pourtant vaste vaisseau que constitue l'Auditorium Robert Poujade de Dijon !

Pour le reste, la représentation repose surtout sur le très lourd rôle-titre dans lequel l'incontournable (dans ce répertoire) **Stéphanie d'Oustrac** s'engage entièrement et magnifiquement. Avec son habituel tempérament de feu, le personnage lui va à merveille ; elle lui apporte également son superbe timbre, ses aigus solides, ses graves larges et sonores, beaucoup de nuances dans le chant et une incroyable séduction scénique, dans ses multiples robes affriolantes... au

point où l'on se demande comment Renaud peut bien lui résister ! Après un admirable « Enfin, il est en ma puissance », elle sait trouver, pour finir, des accents déchirants dans son monologue final – qui prennent à la gorge et lui valent un beau triomphe personnel, amplement mérité au moment des saluts.

D'autant que son environnement est de haut niveau, tant du côté des dames que des hommes. Quel luxe que d'avoir **Marie Perbost** et **Eva Zaïcik** pour prêter leurs délicieuses voix non seulement aux Allégories (La Sagesse et La Gloire au Prologue) et aux Suivantes d'Armide (Phénice et Sidonie), mais aussi aux fausses amoureuses d'Ubalde et du Chevalier danois.

Après tant de hautes-contre vaguement éthérées dans le rôle de Renaud, quel bonheur d'entendre un **Cyril Auvity** au timbre plus viril que de coutume dans cet emploi, à la voix libre et limpide, parfaitement prononcée et projetée (superbe « Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire »), et à la touchante présence scénique. La basse québécoise **Tomislav Lavoie** campe un très solide Hidraot (ici grimé en aveugle, lunettes noires chaussées sur le nez, et canne de circonstance) avec sa voix pleine et sonore et un timbre flatteur, tandis que le jeune baryton **Timothée Varon** offre une Haine déchaînée (terrifiant « Je réponds à tes vœux » !), à la vocalité musclée (également en Artémidore). Le ténor (baroque) montpelliérain **David Tricou** (Le Chevalier danois, L'Amant fortuné) maîtrise à la perfection un art de la diction – voyelles inaltérées par une émission haute et claire, consonnes percutantes – que l'on goûte sans modération. Et quel acteur dans son numéro de crooner survolté au V ! Enfin, la basse **Virgile Ancely** (Aronte et Ubalde) a lui aussi une vraie conscience du style et des enjeux de la déclamation lulliste. De son côté, **le Chœur de l'Opéra de Dijon** est fidèle à sa réputation : impeccable, en place, magnifiquement musical (préparé par Anass Ismat).

GRAND AMPHITHÉÂTRE BLANC... Désormais bien installé dans les

mœurs lyriques contemporaines, l'opéra baroque n'en finit pas de surprendre, d'autant qu'il trouve aujourd'hui des metteurs en scène capables de le bousculer et prendre à son égard des libertés salutaires – comme ce fut déjà le cas, in loco, avec « Les Boréades » de Rameau mises en scène par le trublion australien Barrie Kosky.

Avec un peu moins de bonheur que son collègue « magicien », Pitoiset propose une version assez confuse et compliquée de l'ultime chef d'œuvre de Lully. Il transpose l'action (en signant lui-même la scénographie) dans un grand amphithéâtre blanc, qui pourrait être celui d'une faculté moderne (mais tout aussi bien les gradins d'une piscine olympique !), avec son escalier central et sa rambarde devant le premier rang. Le fond de scène sert de réceptacle, par intermittence, à des images vidéo (conçues par Emmanuelle Vié Le sage) de belle eau (architecture antique, dunes dessinées par le vent...) – ou à des tableaux vivants comme cette image où une dizaine d'hommes sont exhibés derrière des vitrines comme autant de prises de guerre, plus tard remplacés par des silhouettes féminines posant lascivement comme dans les cabines d'un sex-shop. Au cinquième acte, la fameuse (et sublime) Passacaille inspire particulièrement Pitoiset – qui prend prétexte des refrains « Les plaisirs ont choisi pour asile ce séjour agréable et tranquille » et « Dans l'hiver de nos ans, l'amour ne règne plus, les beaux jours que l'on perd sont à jamais perdus » – pour situer l'action dans un EHPAD (à l'instar de Warlikowski dans sa célèbre mise en scène parisienne d'Iphigénie en Tauride...), avec un personnel soignant en blouse bleue et des patients atteints de pathologies dégénératives, plus un crooner en smoking à paillettes (accompagné de six « Clodettes » !) pour égayer ce triste tableau de personnes en fin de vie. On y voit ce malheureux Renaud, guère mieux en point bien que beaucoup plus jeune, être atterré au moment de découvrir que le test de grossesse d'Armide s'avère positif ! Pas de destruction du palais d'Armide comme scène finale, donc, mais au contraire la vie qui poursuit son cours avec l'enfant à naître...

Avouons qu'il est plutôt difficile de comprendre où le metteur en scène veut nous mener, avec une conclusion certes pleine d'espoir mais qu'on a néanmoins du mal à déchiffrer... Notons cependant que ce spectacle souvent déroutant bénéficie du concours particulièrement efficace de la chorégraphie de **Bruno Brenne** (et ses six excellents danseurs de sa **Compagnie Beaux-Champs**), qui allie références au classicisme du XVII^e siècle et danse contemporaine, pour culminer dans ce numéro aussi virevoltant que drôle pendant la Passacaille que l'on vient d'évoquer.

Une séance de rattrapage est possible à ceux qui auraient manqué les représentations bourguignonnes (et qui sont amateurs d'énigmes...), car le spectacle sera repris dans le somptueux (et plus adéquat) écrin de **l'Opéra royal de Versailles** : du **11 au 14 mai 2023**.



CRITIQUE, opéra. DIJON, Auditorium Robert Poujade, le 29 avril 2023. LULLY : Armide. S. d'Oustrac, C. Auvity, M. Perbost, E. Zaïcik... D. Pitoiset / V. Dumestre. Photos © Mirco Magliocca

VIDÉO : Teaser d'Armide de Lully à l'Opéra de Dijon

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 26 avril 2023. VERDI : Traviata.. Pavone, Dran, Solari. Rambert / Spotti

Cela devient une habitude à Toulouse. Les places sont prises d'assaut à l'opéra et dès la première, tout se joue à guichet fermé. Du déjà vu avec Tristan et Isolde. Pour la Traviata c'est encore plus clair. **Cette production de grande qualité date de 2018, c'est la dernière mise en scène de Pierre Rambert** aujourd'hui décédé. Pour ce qui est de cette belle production je renvoie à [ce que j'ai écrit en 2018.](#) Je rajouterai qu'elle n'a pas pris une ride.

Triomphe total pour la reprise de Traviata à Toulouse

Musicalement la fête est complète. Christophe Gristi a renouvelé son exploit. Il a mis au point deux distributions exceptionnelles. J'ai vu la « deuxième » distribution et je dois dire que j'ai été totalement comblé. **La Violetta de Claudia Pavone est particulièrement attachante.** Scéniquement elle a beaucoup de caractère et d'énergie, luttant avec beaucoup de franchise face à la maladie et au drame de sa vie. Même si la direction d'acteur est assez minimaliste l'actrice est crédible et extrêmement émouvante dans chaque acte. Sa voix est corsée, ductile, très belle. Les aigus sont aisés et ses nuances piano absolument magiques. Il y a beaucoup de délicatesse, de finesse dans ses phrasés. Le *dite alla giovane* sur un fil de voix qui plane sans effort est un moment magique. La mort entre révolte et abattement, un grand moment d'opéra.

Son amoureux Alfredo est le ténor Julien Dran. Bel homme mince et très élégant, il campe un « provincial » réservé qui évolue rapidement en amoureux éperdu, puis jaloux maladif ; enfin au dernier acte, il gagne en lucidité et son désespoir est émouvant. La voix est harmonieuse et je dois dire que bien des ténors qui souvent dans ce rôle se contentent d'exhiber un bel organe **ne chantent pas avec autant de délicatesse que Julian Dran.** Son chant élégant et précis, ses phrasés subtils donnent bien du relief à ce personnage qui peut paraître fade. Quand on dispose d'une Violetta et d'un Alfredo de cette qualité l'opéra de Verdi nous émeut totalement.

Le Germont de Dario Solari est de la même eau. Belle voix, chant parfaitement conduit, seul le jeu est plus convenu, le

personnage étant moins riche. La Flora de Victoire Bunel est parfaite, amicale, pleine d'esprit. Les autres personnages de moindre importance sont tous des chanteurs très présents. Les ensembles sont ainsi idéalement équilibrés. Citons **Cécile Galois** en Annina, **Pierre-Emmanuel Roubet** en Gastone, **Jean-Luc Ballestra** en Baron Douphol, **Guilhem Worms** en Marquis d'Aubigny et **Sulkhan Jaini** en Docteur Granvil.

Tous participent efficacement à ce drame inexorable. Deux danseurs dans des costumes de squelettes apportent beaucoup d'élégance et un humour distancié au drame, il s'agit de François Auger et Natasha Henry. **Le chœur d'une parfaite efficacité est assez statique.**

La mise en scène demande la plupart du temps de beaux tableaux, bien ordonnés pour le grand final du deuxième acte en particulier. L'orchestre du Capitole est somptueux. **Le travail avec le jeune chef italien Michele Spotti apporte beaucoup de précision à la partition.** Nous sommes loin de la « grande guitare » que certains commentateurs et une certaine tradition paresseuse ont réservé à la partition. L'orchestre avec cette direction si précise gagne en subtilité. En particulier Michele Spotti soigne les contre-chants et les équilibres. Les musiciens de l'Orchestre national du Capitole sont merveilleux ; les violons pleurent et savent disparaître dans des murmures diaphanes, les bois chantent et les cuivres tonnent. Le résultat est particulièrement vivant et le drame avance inexorablement. Le tempo est tenu évitant les ports de voix, ralentis exagérés et les aigus tenus ad libitum. Remarquons que la soirée passe très vite alors que le chef n'a semble-t-il fait aucune des coupures « traditionnelles », gardant tous les airs avec leurs reprises. J'aime particulièrement la deuxième strophe de Violetta dans son *addio del passato* du dernier acte.

Cette Traviata est un vrai succès populaire qui prouve que le public de tous âges est là pour les chefs d'œuvres du répertoire quand ils sont présentés avec une telle

qualité. Une bien belle soirée d'opéra au Capitole. Succès mérité.

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 26 avril 2023. Giuseppe Verdi (1810-1901) : La Traviata. Co-production avec l'Opéra de Bordeaux. Mise en scène : Pierre Rambert ; Collaboration artistique : Stephen Taylor ; Costumes : Franck Sorbier ; Décors : Antoine Fontaine ; Lumières : Joël Fabing ; chorégraphie : Laurence Fanon. Distribution : Claudia Pavone, Violetta Valery ; Julien Dran, Alfredo Germont ; Dario Solari, Giorgio Germont ; Victoire Bunel, Flora ; Cécile Galois, Annina ; Pierre-Emmanuel Roubet, Gastone ; Jean-Luc Ballestra, Baron Douphol ; Guilhem Worms, Marquis d'Aubigny ; Sulkhan Jaini, Docteur Granvil ; François Auger, Natasha Henry, danseurs ; Orchestre national du Capitole ; Chœurs de l'Opéra national du Capitole (chef de chœur, Gabriel Burgoin) ; Direction : Michele Spotti. Photos : Mirco Magliocca.

LIRE notre compte rendu de la création de cette production de La Traviata signée **Pierre Rambert (oct 2018)** :

[Compte-rendu, opéra. Toulouse, Capitole. Les 2 et 7* oct 2018. Verdi : La Traviata. Capitole de Toulouse. Pierre Rambert / George Petrou.](#)

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 26 avril 2023. « La Belle » par Jean- Christophe Maillot et les Ballets de Monte-Carlo

Qui pourrait encore croire, en 2023, que *La Belle au bois dormant* se réduit à un baiser sauveur et à un « *ils vécurent heureux* » ? Certainement pas Jean-Christophe Maillot, qui, avec sa *Belle* (d'après *La Belle au bois dormant* de Tchaïkovski) signe l'un des ballets les plus fascinants du répertoire contemporain. La représentation du 26 avril au *Grimaldi Forum* de Monaco en a offert la preuve éclatante : cette œuvre, créée en 2001, est plus vivante, plus troublante et plus magnétique que jamais.

Maillot, en chorégraphe-conteur hors pair, ne se contente pas de revisiter le classique de Petipa : il le pulvérise pour en extraire la substantifique moelle. Il s'empare de la version originelle de Perrault, souvent gommée par les adaptations édulcorées, pour dévoiler ce que le conte a de plus sombre, de plus charnel et de plus tragique. L'histoire ne s'achève pas avec un mariage, mais se poursuit dans une atmosphère de tension psychologique où la menace rôde, incarnée par une Carabosse dont le personnage, mêlé à celui de la mère du Prince, brouille les pistes du bien et du mal.

Visuellement, le spectacle est un choc esthétique des plus

heureux. L'espace scénique, signé **Ernest Pignon-Ernest**, joue de volumes symboliques saisissants, comme cette fameuse bulle transparente où la Belle, telle une princesse lunaire, fait son entrée. Le pari est risqué, l'effet est magique, la rendant à la fois protégée et prisonnière de son propre monde. Les costumes, vibrants de couleurs et de caractère, opposent avec intelligence l'univers acidulé et fantaisiste des « *Pétulants* » au monde plus sombre et rigide des « *Crochus* », créant un choc des contraires qui nourrit le récit.



Mais c'est dans la danse elle-même que la révolution de Mailliot est la plus éclatante. Adieu la gestuelle académique figée de l'œuvre originelle. La chorégraphie est un langage neuf, mouvant, où le néo-classicisme se teinte d'angularités brutales et d'abandons sensuels. Le geste est acéré, érotique, parfois brutal, traduisant avec une éloquence rare le tumulte

des pulsions et des désirs. On pense à ce moment d'anthologie où les prétendants, d'une danse virile et provocatrice, assaillent la bulle protectrice, jusqu'à la briser et confronter la Belle à la dure réalité du monde. C'est un passage d'une intensité dramatique et chorégraphique renversante, une métaphore puissante du passage à l'âge adulte et de la perte de l'innocence.

Dans ce cadre d'une modernité éclatante, les interprètes sont tout simplement sublimes. La Belle d'**Olga Smirnova** est une révélation. L'ancienne étoile du *Bolchoï*, aujourd'hui au *Het Nationale Ballet* d'Amsterdam est une incarnation de grâce, de fragilité et de force. Sa technique, d'une pureté absolue, n'est jamais gratuite ; elle est au service d'une expression où l'on voit la jeune fille naïve s'effacer devant la femme amoureuse et maîtresse de son destin. Son pas de deux avec le Prince, interprété par un **Alexis Oliveira** tout en noblesse, atteint des sommets d'émotion. Leur duo, d'une sensualité exacerbée et d'une fluidité rare, transcende le simple baiser du conte pour devenir un hymne à l'amour et à la liberté retrouvée.

La Belle des Ballets de Monte-Carlo est une véritable expérience immersive, un rêve éveillé qui nous confronte à nos peurs et à nos désirs les plus enfouis. En décapsulant le mythe pour en révéler la fêlure, **Jean-Christophe Maillot** signe une œuvre magistrale, dont la beauté vénéneuse et l'intelligence narrative continuent de nous ensorceler, bien au-delà du rideau tombé.



CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 26 avril 2023. « La Belle » par J. C. MAILLOT et les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero